Gambetta et l'Egypte.

En ce moment où les Anglais achèvent la campagne de Khartoum, le «Matin» a demandé à l'un des anciens amis de Gambetta s'il avait quelques souvenirs précis sur les événements qui ont amené les Anglais à se susbtituer complètement aux Français dans les affaires du Khédive.

Voici, d'après l'homme politique à qui notre confrère a fait appel, comment Gambetta, il y a seize ans, appréciait cette situation nouvelle:

«Je l'avais rencontré dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, où il faisait les cent pas, tout seul, les mains dans les poches de son pardessus d'été, le chapeau largement enfoncé sur les yeux. On était au milieu de l'année 1882, exactement le 21 juillet. Je sautai de voiture en l'apercevant et me dirigeai tout droit vers lui, sur le sentier qui longeait la contre-allée des cavaliers. Son bon sourire m'accueillit, et, comme je lui parlais à bride-pourpoint de son dernier discours, relatif à l'abandon de l'Egypte par la France:

—Quel âge avez-vous? me demanda-t-il brusquement.

Je le lui dis.

—Eh bien, vous verrez.... peut-être la revanche de cette défaite-là; mais moi, je crois bien que je ne la verrai pas!....

Alors, à bâtons rompus, tantôt répondant à mes questions, tantôt se laissant aller à penser tout haut, sans songer, grands dieux! à faire un discours, et cependant avec une animation merveilleuse qui me faisait regretter d'être seul à l'entendre, voici ce qu'il me dit:

«—Les Anglais quitter l'Egypte maintenant? Jamais, entendez-vous? A moins qu'on ne les prenne par les épaules et qu'on ne les chasse. Mais qui donc s'y hasardera? C'est pour le coup qu'il faudrait dépenser un peu plus d'hommes et de millions qu'il n'en aurait coûté, l'autre jour, pour faire à deux la besogne qu'ils vont entreprendre seuls! Oh! pardieu! ils diront qu'ils ne sont que les délégués de l'Europe et qu'ils vont seulement prendre des gages contre une nouvelle révolution de fellahs, puisque ce sont les fellahs, maintenant, qui remplacent les mamelucks!....

»Ils n'auront de garnisons que ce qu'il en faudra strictement pour maintenir l'ordre et pour protéger le Khédive.... «En attendant, ils y sont et ils y resteront».

Quand je pense qu'il y a des gens qui s'attendent à voir un jour les troupes rouges s'embarquer paisiblement à Alexandrie et retourner à Malte ou en Angleterre, «post bellum»!.... La guerre? Il faudra la leur faire pour qu'ils cessent de l'entretenir là-bas! Ils n'en finiront jamais de protéger le Khédive. Quand il n'y aura plus de révolte à mater, il y en aura encore! Quand ce ne sera plus dans la Basse-Egypte, ce sera dans la Haute. Et, même, pourquoi donc prendraient-ils des prétextes? Ils seraient bien bons de se gêner! Est-ce que nous ne sommes pas prêts à dire «amen» à tout ce qu'ils voudront faire? Est-ce qu'il n'y aura pas toujours à la Chambre française des bons hommes qui se figureront qu'on ne peut reprendre l'Alsace et la Lorraine qu'à la condition de ne jamais regarder du côté du Nil? Est-ce que nous ne sommes pas destinés à voir triompher sans cesse les beaux messieurs à courte vue qui ont peur de remuer un régiment, comme si cela devait détraquer toute la mobilisation?

«Les Anglais se donneront la peine, pendant quelque temps, de nous rassurer, de nous dire: «Vous savez, nous ne sommes au Caire qu'en passant. Nous nous en irons bientôt!» Va-t'en voir s'ils reviennent!.... Ils ne lâcheront jamais ce morceau-là! Au bout de quelque temps, ils ne se donneront même plus la peine de dissimuler. Leurs journaux, d'abord, et puis leurs hommes d'Etat d'opposition, et puis, enfin, leur gouvernement proclameront un beau jour que ce qui est bon à défendre est bon à garder, et le tour sera joué.

«Ah! je voudrais voir la figure de nos bons députés ce jour-là! Ceux qui ont défendu contre moi la liberté des peuples à propos de ce farceur d'Arabi auront une belle page dans l'histoire! Il y avait un pays que la France avait retrouvé sous la poussière des siècles, qu'elle avait relevé après l'avoir conquis, dont elle avait défendu l'indépendance contre toute l'Europe, il y a quarante-cinq ans, au risque d'une guerre générale; un pays où nous avons jeté des monceaux d'or: un pays qui nous aime, où nos commerçants réussissent, où nos savants s'illustrent, où nos soldats ont laissé des souvenirs inoubliables — et maintenant, ce pays-là, c'est-à-dire la route des Indes, s'il vous plait! n'est plus ni turc, ni égyptien, ni français, ni neutre: il est anglais. Voilà ce qu'ils ont fait à la Chambre!»

Gambetta demeura un instant silencieux après cette foudroyante sortie, puis il reprit tristement:

«—La guerre avec l'Angleterre, je ne la chercherai jamais, quant à moi, même pour l'Egypte. On ne pourrait la préparer et la faire que d'accord avec l'Allemagne—et cela, c'est trop cher!—Mais, au moins, s'il y avait là-bas (il désignait le quai d'Orsay) des hommes capables de saisir l'occasion et de profiter du jour où les Anglais auront été trop gourmands ailleurs!...

Ou bien encore si l'on pouvait faire toutes réserves et garder précieusement ses droits, afin de se servir au moment voulu de cette question-là pour traiter utilement avec eux!....»

Il ne m'en dit pas plus et, me serrant la main:

«—Allons, au revoir, ami. Je vais aller me reposer à la campagne et tâcher d'oublier. Dites donc à tous vos collaborateurs, vous autres qui faites des journaux, de se mettre à piocher un peu la politique étrangère. Ça embêtera d'abord vos lecteurs; mais vous verrez que le salut est là, même pour la république.

Les Anglais savent presque tous ce que fait ou ce que prépare leur gouvernement au dehors. Ils lui sont reconnaissants de ce qu'il tente à leur profit. Ils sont de parti pris avec lui contre tout le monde.

«C'eta ne ressemble guère à nous, hein?....

«Allons, à bientôt.»

«Bientôt», ce devait être «jamais», car, cinq mois plus tard, Gambetta était mort.

De Londres à Paris en ballon.

En attendant que M. Frank Holmes se décide à accomplir la traversée du Pas de Calais à la nage— prouesse annoncée depuis trois ans et que l'intrépide nageur de Birmingham ajourne périodiquement en raison de l'état de la mer et des courants—l'aéronaute Arthur Williams se prépare à tenter le voyage de Londres à Paris en ballon. Cette expédition n'a plus été affrontée depuis 1836. A cette époque, l'aéronaute Green s'éleva du jardin du Vauxhall avec Paris pour objectif. Après une heureuse traversée de mer, il opéra sa descente sur la frontière de la Belgique et de la Prusse rhénane.

M. Arthur Williams espère être plus heureux. Des études portant sur plusieurs années d'observation lui font espérer, pour les derniers jours de septembre, une continuité de courants aériens qui lui permettrait de franchir la distance en ligne droite et en moins de dix heures.

Cet aéronaute—qui en est à sa quatre-vingt-quinzième ascension —n'emmènera que deux compagnons de voyage et une cage contenant une douzaine de pigeons voyageurs. Depuis que son projet est annoncé, il lui a déjà fallu repousser plus de deux cents propositions.

LES Oiseaux Danseurs.

Chacun cherche dans la nature ses modèles et les trouve, quelle que soit la profession artistique qu'il exerce.

Ainsi un des maîtres de danse des plus estimés à Paris, a affirmé dernièrement à un journaliste qu'il n'allait à la campagne, durant l'été, que pour y regarder ses maîtres les oiseaux, de qui il prend des leçons de grâce et de légèreté.

Voici en quels termes exacts ce disciple de Vestris a exprimé son opinion:

«On croyait que, seuls, les hommes dansaient pour s'amuser. Erreur, si l'on s'en rapporte aux récits publiés naguère à la Plata. Aussi bien durant le jour que pendant les nuits très claires, des ciseaux danseurs vivent en couples; si on les observe attentivement pendant quelque temps, on voit avancer un vanneau, qui s'élève et vole vers un couple voisin. Il est reçu avec plaisir; on va au-devant de lui, on se place derrière lui.

«Aussitôt les trois oiseaux marchent vivement à pas égaux en poussant des sons mesurés et cadencés, tels ceux d'un tambourin. La marche est arrêtée; le conducteur levant ses ailes reste immobile et chante d'une voix très haute. Aussitôt deux autres se groupent derrière lui, les plumes hérissées, se baissent jusqu'à ce que leurs becs touchent terre; ils restent pendant quelques instants dans cette position en murmurant quelques sons timides. Le menuet est terminé et l'invité retourne chez lui, afin de recevoir, lui aussi, les visites des autres vanneaux.

«D'après le célèbre ornithologue Neumann, des danses plus gaies sont exécutées par la grue et le paon. Bien des danseurs humains pourraient prendre modèle sur ces oiseaux, dont la danse ressemble au cancan. L'un d'eux saute à un mètre de hauteur en étalant un peu ses ailes et remuant ses pattes. Seuls les mâles dansent, qui sont de l'espèce des longs becs. Tous ont connaissance de la nécessité de la musique, puisque ceux tenus dans les jardins zoologiques ne commencent leurs représentations qu'aussitôt que la musique ou l'orchestre se fait entendre.

∴

«Mon jardin, à ce propos, m'a prouvé plus d'un exemple de ces faits. Certains oiseaux sont danseurs et dansent dans la perfection. En voyant s'avancer ce vanneau seul vers un couple, les autres venir au-devant de lui; en assistant à cette marche cadencée et à ce temps d'arrêt, en contemplant ce danseur volatile aux ailes déployées et élevées, ce groupe formé derrière lui, nous dansons les premières figures de notre ancien menuet. Si nous considérons ces becs baissés jusqu'à terre, nous nous rappelons les saluts profonds des cavaliers faisant, sous Louis XV, l'admiration de toutes les demoiselles et dames. Plus encore, les doux murmures de ces danseurs ailés font revivre à nos yeux et à nos oreilles le menuet d'Exaudet chanté et dansé tout à la fois.

«Le paon dansant n'a-t-il pas donné son nom à la majestueuse pavane? Quant à la gaîté de la grue, il faut croire que les Grecs de l'antiquité la connaissaient, car la danse de la grue, souvent confondue avec la candiote, était en grand honneur chez eux.

«Aux premiers beaux jours de printemps, garçons et filles athéniennes s'assemblaient pour s'ébaudir dans les prés et les champs et danser en chœur avec agitation. Mon dictionnaire donne sur cette danse des détails précis. Le rapprochement du savant Neumann entre les élévations de la grue à un mètre de hauteur, les mouvements désordonnés de ses pattes ainsi que de ses ailes, nous donne bonne souvenance de Nini Patte-en-l'Air et de Valentin le Désossé. Nous sommes en plein cancan.»

Ainsi il est prouvé une fois de plus que l'homme n'a rien inventé, pas même le chahut.

A vrai dire, beaucoup de nos danseurs mondains ont, en dansant, des sautillements moins gracieux que ceux des habitants des volières eux-mêmes!

Fontaines lumineuses à Paris.

Les essais qui viennent d'être faits en vue de transformer les fontaines de la place de la Concorde et de la place du Théâtre-Français, à Paris, en fontaines lumineuses ont complètement réussi, et le changement complet sera effectué dans très peu de temps. Pour arriver à ce résultat, on a placé au fond des vasques des fontaines actuelles des boîtes étanches et vitrées renfermant des groupes de lampes à incandescence; l'enveloppe sera légèrement tintée en jaune d'or, et les fontaines présenteront, grâce à cette transformation, l'aspect de cascades de topazes et de diamants traversées par la lumière solaire.

L'éclairage électrique nécessaire représentera 2,000 bougies pour la place de la Concorde et 1,200 pour celle du Théâtre-Français.

Sensations produites par la strangulation partielle.

Un officier condamné au gibet, et ayant été arraché à la mort après un commencement de strangulation, a raconté les sensations éprouvées par lui. En quelques instants, toute souffrance disparaît pour faire place à une impression de ravissement que nulle description ne pourrait décrire. Le pendu se trouve environné d'une éclatante lumière, au milieu de laquelle il plane et qui lui procure une béatitude extraordinaire.

Ceux qui ont subi un commencement de strangulation affirment tous que la souffrance n'a qu'une durée extrêmement courte et que les sensations qui se produisent alors effacent, par le bien-être qu'elles procurent, tout souvenir de la situation. Tandis que les assistants frémissent d'horreur à la vue des épouvantables grimaces et des hideuses contorsions du pendu, celui-ci, ayant perdu toute notion de la réalité, nage délicieusement en pleine extase.

LA VIE DES MICROBES.

Un savant, M. Miquel, vient de faire sur les microbes une expérience curieuse. Il avait pris le 20 mai 1881 de la terre dans le parc de Montsouris, à 20 centimètres au dessous du gazon. Cette terre contenait 6,500,000 microbes par gramme. Il la fit sécher pendant deux jours à 30 degrés, la pulvérisa avec des appareils flambés et l'introduisit dans des tubes stérilisés, qu'il scella à la lampe et qu'il tint à l'abri de la lumière. Il avait d'ailleurs constaté qu'après la pulvérisation et la stérilisation il restait encore, par gramme, 3,920,000 bactéries de genres variés.

M. Miquel vient d'ouvrir, après seize ans, les tubes contenant la terre de Montsouris. Et il a constaté que les microbes, malgré ce long internement, étaient encore au nombre de 3,583,000, parmi lesquels le microbe du tétanos, tout ce qu'il y a de plus virulent.

PENSEES

Le rêve du méchant est son premier supplice.

La chaîne des besoins rapproche tous les hommes.

On recherche les droits et l'on fuit les devoirs.

L'IDÉAL A VINGT ANS.

Mme EDMOND ADAM.

Pour être patriote il faut croire que la terre qui s'attache aux souliers des enfants les fait pousser, que la race se puise de la terre d'abord, dans l'air et dans l'eau, le jour où l'on discute l'idée de Patrie et de race, on est.... un intellectuel.

JULIETTE ADAM.

(*Pensée inédite*)

—Et Mme Adam, lui a-t-on demandé son idéal à vingt ans?

—Parbleu!

—Et on va faire son éloge, aussi?

—Assurément.

Le féminisme n'a rien à voir là-dedans; Mme Adam est une des personnalités parisiennes les plus intéressantes, les plus curieuses, et au demeurant les plus sympathiques.

Jules Lemaître, qui a parfois la plume cruelle, a ainsi apprécié son œuvre:

"Un des mérites les plus éminents de Mme Juliette Lamber, c'est sa passion des beaux paysages, sa puissance à les décrire. Ses tableaux ont de l'éclat et un pittoresque grandiose. Ce sont des paysages du Midi, chauds et lumineux; ils sont vivants, vraiment pleins de dieux, la nature y ayant des formes vaguement vraiment animales et respirantes: *Mens agitat molem.*"

On ne peut pas dire que la plume ne soit pas "emboulée", comme s'expriment les Landais en parlant des cornes de leurs taureaux pour les courses pour rire. Qu'on nous pardonne la comparaison.

Nous arrivons à Mme Adam à la vingtième année.

Voici son ascension psychologique qu'elle a elle même analysée dans *Paienne*.

"....Les seules leçons que reçut mon enfance furent celles qui devaient me garantir de toute notion religieuse. Ma jeunesse, je la vivais en moi, par moi, sans être tenue de la vivre dans la jeunesse de cent races, dans les erreurs, les caducités de tant de sociétés mortes de vieillesse."

Avec cette éducation, quel était son Idéal?

A vingt ans?

Je croyais que les principes républicains étaient une base inébranlable sur laquelle s'appuyait la vertu de mes amis politiques.

Je croyais que l'art suffisait comme religion.

Je croyais que l'Allemagne, que l'Angleterre, que l'Amérique étaient sincères en se proclamant humanitaires; depuis.... Concluez.

JULIETTE ADAM.

Mme Adam, qui est un esprit fort, a cependant une faiblesse: elle croit à la bonne aventure et vous raconte qu'à vingt ans, au moment où elle étudiait Proud'hon, était allée consulter une diseuse de sorts, pour un chien qu'une de ses amies avait perdu, elle fut obligée d'écouter la prédiction de son horoscope, et jusqu'ici, tout ce que la vieille lui a annoncé, ses succès, ses déceptions, ses revers, ses amertumes, tout lui est arrivé.

Bizarre, n'est-ce pas!

Ce qui ne l'empêche pas de se démener à travers l'Europe avec un entrain extraordinaire, un jour à Saint-Pétersbourg, un autre à Cettigne, où elle est l'hôte du prince de Monténégro qui, écrivait la comtesse Colonna, "a mis son palais sens dessus dessous pour la recevoir."

Sa vie, c'est le mouvement

Elle le reconnaît elle-même; elle disait, il y plusieurs années, à M. de Goncourt auprès de qui elle était placée, à dîner, chez Alphonse Daudet:

—Moi, j'ai cent amis.... Oui, il me faut ce compte-là.... Je suis reconnaissante aux gens qui me font m'occuper d'eux.... c'est ma vie. Mon activité a besoin d'obliger.

GEORGES OHNET.

Les riches disent des pauvres avec douceur: Ces malheureux! Les pauvres disent des riches avec colère: Ces misérables!

G. OHNET.

(*Pensée inédite.*)

La biographie de Georges Ohnet est trop connue pour avoir besoin d'être refaite. Fils d'un gros entrepreneur, il débute par entrer dans le journalisme, et il écrivait au *Pays* le "Bulletin politique" quand il songea à faire du roman.

Réalisait-il son idéal?

Quel était son rêve?

Mon cher confrère,

Ce sont les nouvelles *Confession d'un Enfant du siècle* que vous me demandez là. Si j'étais enclin à vous répondre, il me faudrait écrire un volume de trois cents pages sur ce qu'il y a de plus haïssable: le moi. Mais rassurez vous, je n'ai aucun penchant a raconter mes rêves au public, qui s'en soucie fort peu d'ailleurs et qui a raison.

Ma vie s'est passée dans le travail. Et j'ai fait ce que j'ai pu, du mieux que j'ai pu.

Un point, c'est tout.

Bien cordialement à vous, mon cher confrère.

GEORGES OHNET.

La question n'est pas là. Rêvait-il d'être un romancier à succès?

Ses amis disent que oui.

Il a donc réalisé son idéal.

A ce sujet, on a raconté que lorsqu'il eut achevé son premier roman, le *Maître de forges*, il le porta à cinq ou six éditeurs, qui le refusèrent; Ollendorff, qui débutait, n'osa pas l'éditer, il consentit seulement à le prendre en dépôt et M. Ohnet dut en faire les frais. Un jour, en causant avec lui, on lui demandait si cette histoire était exacte.

—Tout ce qu'il y a de plus vrai, dit-il.

Il faut ajouter que ce roman a rapporté, dit-on, plus de trois cent mille francs. Les commerçants en livres laissent parfois passer la fortune devant leurs comptoirs. Mais en librairie c'est comme au théâtre, on ne sait jamais.

Continuant la conversation avec l'auteur de *Serge Panine*, on profita pour lui demander quel était, d'après lui, le plus grand des romanciers morts.

—Balzac, répondit-il.

—Et le plus grand des romanciers vivants?

—Oh! ça, c'est l'affaire de la postérité.

Nous avons dit qu'il avait débuté par les "Bulletins" du *Pays*; depuis, il se rattrape et ne lit plus un article politique.

—Lire des articles politiques. Pourquoi faire? La vie est assez ennuyeuse sans ça.

JULES CLARETIE

On méconnaît Philinte; son indulgence pour les hommes n'est peut-être qu'une forme de son mépris pour l'humanité.

Jules CLARETIE.

(*Pensée inédite.*)

Quand Jules Claretie, si mince, si fluet qu'on le disait poitrinaire, débutait, apportant des nouvelles à la main dans l'ancien *Figaro*, il avait juste vingt ans, et certes, son rêve ne montait pas jusqu'à la haute situation qu'il a su conquérir par son talent bien personnel et une constance de la plume qui ne s'est jamais démentie. On connaît sa devise: *Nulla dies sine linea.*

Voici son opinion:

Mon idéal à vingt ans?

Voir mon pays agrandi, voir mon pays libre. Faire par la plume le plus de bien possible. L'âge mûr est venu. La vie m'a donné plus que je n'espérais. Elle n'a pas donné aux autres tout ce que je leur souhaitais. Je ne serai jamais un satisfait pour autrui.

Mais il faudrait du temps pour tout dire, pour parler de ces rêves qui furent le songe de toute une génération, et vous m'interrogez dans un moment où je ne suis pas de ceux qui ont le droit de se plaindre du sort.

Jules CLARETIE.

JULES VERNE.

Un grand voyageur?

Pas du tout; un écrivain bien paisible qui vit tranquillement à Amiens, où il est même conseiller municipal. Il était allé à Paris pour y être avocat. Débute au barreau sans s'y attarder, se risque dans la finance comme associé d'agent de change, signe des opérettes du pseudonyme de "Chimpanzé", fut même, un moment, secrétaire du Théâtre Lyrique de Carvalho, et de l'Opéra-Comique. Un jour, il eut l'idée d'une fantaisie scientifique: *Cinq semaines en ballon*; on sait le reste. Un nouveau genre de librairie était trouvé et M. Jules Verne commençait une série qui devait le conduire à la réputation et à une grosse fortune, ce qui, en somme, n'est pas à dédaigner.

Que rêvait-il, à vingt ans, quand il terminait son droit?

Voici:

A vingt ans, mon idéal était de voyager. Cet idéal, n'ayant pu le réaliser qu'incomplètement, je me suis mis à voyager en imagination et à la suite de Philéas Fogg, qui fit le tour du monde en quatre-vingt jours. Je ne tarderai pas à l'avoir fait en quatre-vingts volumes.

Jules VERNE.

Le côté original de ces curieux voyages qui ont captivé plusieurs générations c'est que M. Jules Verne fait des croisières seulement autour de son cabinet de travail. Il possède une énorme mappemonde et il trace une ligne rouge d'un point à un autre; puis il étudie tout ce qui a été publié sur les contrées qu'il doit faire parcourir à ses héros, et il vulgarise, sous la forme du récit, les connaissances de cent explorateurs divers. La méthode est facile à comprendre, mais peu aisée à exécuter, puisque bien d'autres s'y sont essayés, et presque tous ont échoué.

Comme détail particulier, M. Jules Verne n'a jamais été "éreinté" — qu'on nous pardonne l'expression — que par M. Emile Zola, au temps où le célèbre écrivain tirait sur les romanciers français à travers les meurtrières de la *Revue de St-Pétersbourg*. Tous ont été visés, quelques-uns furent atteints. M. Emile Zola déniait tout mérite littéraire aux livres de M. Jules Verne, et quant aux très gros tirages, l'auteur de l'*Assommoir* ajoutait que les almanachs et les paroissiens se vendent aussi à cent milles exemplaires, sans avoir rien de commun avec l'art.

C'était évidemment juger la question par le seul côté commercial. M. Jules Verne a créé le roman scientifique à l'usage des adolescents, et c'est un titre qui en vaut bien d'autres — qui vaut même mieux que d'autres, ajoutent plusieurs.

---

nous annonça, avec le retour du temps clair, une forte gelée pour le lendemain.

A certaines époques, sous l'action des solstices, de l'écliptique ou de quelque autre cause que j'ignore, on dirait vraiment que la Louisiane se déplace brusquement pour passer des frimas, glaces, neiges des régions boréales, aux longues sécheresses et aux accablantes chaleurs d'une région tropicale.

Un tel changement vous pousse d'une Sibérie anticipée à une Guinée au petit pied, et vice versa; comme si cette étrange partie de la terre, cette latitude capricieuse et fantasque, se transportait sous la ligne, pour revenir presqu'aussitôt à son point de départ: secousses d'autant plus pénibles que les constructions, surtout en bois dans l'ancienne ville, furent édifiées particulièrement en vue des brûlantes chaleurs de l'été.

Depuis quelques années, on bâtit de préférence en briques: de superbes demeures s'élèvent dans quelques quartiers; leur genre de construction n'est pas sans inconvénient, à cause de l'excessive humidité du sol.

Il est certain que l'on souffre plus du froid dans les climats tempérés comme celui de la Louisiane, que sous les rudes ciels de l'Europe et du nord des Etats-Unis. Là, tout fut prévu en vêtements et en confortable pour combattre ou amoindrir les souffrances de l'hiver. Tout au contraire serait-il quasi impossible de se prémunir ici contre les aventures d'un climat fort capricieux et malsain.

En général, vers le commencement du printemps, viennent de grandes pluies. Vraies tourmentes, qui transforment ce sol plat et ces rues mal pavées en fondrières et en torrents impétueux. Orages et inondations dureront quelquefois deux à trois jours mêlés de coups de vent terribles; on dirait une sorte de mistral dont les rafales subites déracinent les arbres, abattent les murs et les barrières. La pluie est si soudaine et si abondante, que des quartiers entiers sont submergés; il s'y forme d'énormes flaques d'eau, la circulation devient impossible, jusqu'à ce que les machines à drainage,—il y en a une douzaine, je crois,—aient absorbé le trop plein de ces grandes eaux, les aient rejetées dans les basfonds ou cyprières qui entourent la ville.

Pour qui voudrait connaître toutes les variations atmosphériques de ce climat singulier, il faut ajouter que de longues sécheresses, dans de certaines années, durent six semaines ou deux mois, durant lesquels l'air est de feu et la terre semble calcinée. Pendant cette époque, les habitants de la ville, forts partisans des citernes d'eau de pluie, manquent d'eau à quelques mètres seulement d'un des plus grands fleuves de la terre.

Signalons aussi les débordements du Mississippi lui-même, qui, à la fonte des neiges dans le nord, brise parfois ses fortes levées et passe par dessus ses rives pour se répandre à travers les campagnes situées le long de son parcours. Enfin, il faut mentionner les inondations périodiques du lac Pontchartrain, quand souffle assez longtemps pour cela le vent du nord-est, qui, lui aussi, à d'assez rares intervalles il est vrai, envahira les cyprières de ses bords, et s'étendra au loin jusque dans plusieurs quartiers de la ville.

Etouffant depuis le matin, j'avais changé mes vêtements de drap pour une tenue plus légère, quand vers l'après-midi il me fallut me rhabiller à l'Européenne, prendre même mon pardessus. J'étais d'humeur noire. La monotonie prosaïque de la vie commerciale, quoi qu'on fasse, ce vif changement de température qui ici agit beaucoup sur le système nerveux, la perspective d'une triste soirée, et enfin la nostalgie de l'Europe, ce mal dont on ne guérit jamais entièrement, tout cela me rendait fort maussade.

En passant au coin des rues Bourbon et Toulouse, mes yeux furent attirés par une affiche de spectacle:

—Tiens! me dis-je, si j'allais à l'Opéra! Les plaintes d'*Aida* ou les malices du *Barbier de Séville* me rendront peut-être un peu de sérénité, de calme, voire même de bonne humeur.

En ce moment, quelqu'un me croisa, un jeune homme à fine moustache, qui s'arrêtant, me toucha l'épaule; je reconnus un visage familier.

—Quoi, Olivier, m'écriais-je! Et nous nous serrâmes la main.

C'était un jeune Français venu avec moi d'Europe. Après avoir fait connaissance au moment du départ, comme nous nous étions plu, notre amitié se cimenta sur le steamer durant la traversée. Tous deux étrangers au Nouveau-Monde, engagés dans les hasards de l'inconnu, nous nous promîmes de continuer ces relations, de rester amis, de nous voir sans cesse, que sais je? Tout ce que les jeunes gens confiants et enthousiastes promettent si souvent et tiennent si peu.

Une fois arrivés à la Nouvelle-Orléans, Olivier, fortement recommandé à des négociants riches, entra dans le monde des grandes affaires, des réceptions, des clubs, société qui existe partout où se trouve une classe opulente et désœuvrée, Pour moi, simple aventurier, un très modeste emploi de commis obtenu avec peine dans un bureau de la rue Carondelet m'avait vite mis le harnais; et la presse des affaires survenant tout cela nous fit bientôt nous perdre de vue.

D'ailleurs, l'aristocratie d'argent, dans le Nouveau Monde comme partout, tend à séparer de plus en plus les classes; et cette aristocratie, à défaut d'autre caste, fait sentir au pauvre sa main de fer aussi bien que les vieilles vanités de l'Europe: les hommes sont toujours et partout les mêmes. Nos relations étant différentes, notre intimité dut cesser. Je n'avais plus même aperçu Olivier; seulement, l'année d'après, j'entendis parler vaguement de son mariage, et voilà tout.

—Mon cher, repris-je, enchanté de te rencontrer! Ma soirée est libre, si nous allions à l'Opéra? J'y songeais; nous passerons la soirée ensemble.

Olivier sourit tristement. Il était pensif, son visage paraissait sombre. Il me montra du geste son costume tout noir et le crêpe autour de son chapeau.

—Olivier tu es en deuil, je ne l'avais pas d'abord remarqué.

Il me dit alors que tant d'accidents, de malheurs lui étaient survenus depuis notre séparation, qu'il en avait failli perdre la raison. "Maintenant, je vis hors du monde, mon bon Marcel, tout aux souffrances de mon cœur....." Malheureusement, nous ne nous verrons plus: j'aurais eu tant besoin de ton amitié, de tes conseils, de tes consolations!

"Le sort en est jeté. Malgré l'avenir qui semblait s'ouvrir devant moi, j'ai eu si peu de chance dans ce pays que je m'en éloigne. Je pars après demain pour New-York, pour de là rentrer en France. Ma chambre de garçon est à deux pas, ajouta-t-il, en tournant la rue St-Louis. Viens avec moi, passons ensemble la soirée, nous causerons comme autrefois.

"Peut-être vais-je t'enlever à tes plaisirs, ajouta-t-il, avec un sourire amer, peut-être suis-je indiscret, exigeant, un peu égoïste, après avoir été trop indifférent à ton égard? Mais ton bon cœur me le pardonnera, n'est-ce par Marcel?"

Le froid augmentait, L'air du soir était glacial; et à l'angle des rues où nous étions debout, le vent coupait cruellement les mains et le visage. Impétueux, par fortes bourrasques, un souffle violent agitait la vacillante lueur des becs de gaz et les enseignes des boutiques modestes à travers la voie. Les grands poteaux électriques distillaient impassibles, leur blanche lumière qui jaunissait l'éclat plus terne et plus grossier du gaz. C'était un samedi soir; contre l'ordinaire, j'avais achevé les écritures du bureau, je pourrais donc me reposer tout le lendemain dimanche. Enfin, Olivier comptant partir le lundi suivant, aurais-je le temps de le revoir? Je montai.

Nous passâmes la nuit ensemble, fraternellement jetés à moitié déshabillés sur son lit de garçon, lui me racontant sa funèbre odyssée, moi l'écoutant silencieusement, tout en fumant des cigarettes, en buvant ces tasses de café noir très fort, en usage dans les veillées créoles.

La suite à dimanche prochain.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS ALLAYS all PAIN CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒa. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.

GUIDE COMMERCIAL.

PLOMBIER.

John David Burghardt, 421 et 423 Royale, entre Conti et St Louis. Téléphone 1476.

PHARMACIEN.

A. Mathes, coin Royale et St Louis.

UNE DECOUVERTE.

Boucles d'oreilles et diamants, 30 0-0 d'escompte aux acheteurs, Palais Welsfurter ouest et Passage de la Bourse.

Nouvel Hôtel St-Charles.

Bains Turques, Russes et Simples, ouverts jour et nuit.

Jours pour les dames: Lundis, Mercredis et Vendredis, de 8 A. M. à 1 P. M.

Chiropodistes et masseuses expérimentées, massage, etc.

A. R. BLAKELY & CIE., Ltd

2 juin—5m—dim jeu Procel théâtres